

ÉTUDE

Civilisation et barbarie : Sarmiento et l'aventure démocratique en Argentine

Résumé : Cet article analyse la pensée de l'écrivain, éducateur, journaliste et intellectuel argentin Domingo Faustino Sarmiento autour de ce que l'on peut appeler, en suivant l'œuvre de Claude Lefort, l'aventure démocratique en Argentine. Pour cela on propose, à partir de la réflexion sarmientine sur la Revolución de Mayo et le processus d'indépendance dans ce pays, de déconstruire la mécompréhension de sa célèbre formule « civilisation et barbarie ». Enfin, pour revivifier l'héritage de l'auteur argentin, on explicite sa pensée sur la question éducative et surtout sur la tâche la plus importante de celle-ci : la transmission de l'esprit démocratique.

Mots clés : Sarmiento, démocratie, politique, éducation, Argentine.

« À l'Amérique du Sud en général et à la République argentine surtout, il a manqué un Tocqueville pour venir [...] pénétrer au sein de notre vie politique... [car] il aurait expliqué [...] le mystère de la lutte obstinée qui déchire cette République [...] [et] il aurait assigné sa part [...] à la démocratie consacrée par la Révolution de 1810, à l'égalité dont le dogme a pénétré jusqu'aux couches inférieures de la société ».

Domingo F. SARMIENTO, 1845¹

Argentine, ou le pays de la guerre

Le pays de la guerre n'est pas seulement le titre que Martín Kohan choisit pour intituler son essai, le plus politique, autour de la narration qui, dans l'histoire officielle ou *mitrista*, donne vie selon lui au mythe de fondation de la nation argentine².

-
1. D. F. Sarmiento, *Facundo o Civilización y barbarie en las pampas argentinas* [1845], Buenos Aires, El Ateneo, 1974, p. 17, je traduis. Désormais, tous les textes en espagnol que je cite sont traduits par moi-même. Dans le cas de *Facundo*, j'ai confronté la version originale avec la traduction de Marcel Bataillon parue chez L'Herne (Paris, 1964).
 2. M. Kohan, *El país de la guerra*, Buenos Aires, Eterna Cadencia, 2014.

Il est aussi l'expression qui évoque le mieux la vocation de l'écrivain et critique littéraire pour décomposer, *déconstruire*, ce mythe fondateur. Il ne s'agit cependant pas de le nier ou de le rejeter tout simplement, c'est-à-dire de nier ou de rejeter le récit qui décrit l'Argentine comme un pays traversé par des batailles et des guerres diverses mais, en tout cas, il s'agit d'essayer de comprendre *le sens* qu'il donne à cette histoire que nourrissent Mitre et ses deux grands textes, en priorité : *Historia de Belgrano y de la independencia argentina*³, et : *Historia de San Martín y de la emancipación sudamericana*⁴. En effet, ce mythe, cette fable d'origine, comme l'appelle aussi Kohan, reste aujourd'hui tout à fait naturalisée par notre culture, la culture argentine, et par nos pratiques éducatives. Cette naturalisation prend du relief, on la voit très facilement, à travers les deux grands hymnes, les deux hymnes les plus emblématiques, qui font partie du répertoire classique chanté au début de la journée de classe dans les écoles publiques et privées de l'enseignement primaire et secondaire. Je fais référence, plus particulièrement, à *Aurora* et à *La marcha de San Lorenzo*. Kohan le précise dès les premières lignes de son ouvrage. *Aurora*, notre hymne au drapeau célèbre, celui qui le rend hommage et l'honore, commence en effet par invoquer un « aigle » qui « plane hardiment ». Voici donc la première métaphore guerrière évoquée au début d'un de nos rites nationaux les plus populaires. Enfin, cette métaphore se fait plus loin dans les paroles décisive : car si ses ailes sont le « tissu » du drapeau, « l'aigle [guerrier] est le drapeau ».

Dans *La marcha de San Lorenzo*, en revanche, ce mythe de fondation de la nation argentine comme pays de guerre affleure de manière un peu plus discrète pour, quelques lignes après, montrer toute sa vigueur et sa validité. Il commence, je disais, de manière un peu plus discrète car, dans ce cas, ce n'est pas la métaphore d'un aigle guerrier qui est, à dire vrai, le drapeau lui-même qui flotte et s'élève en un vol triomphal. Il s'agit ici du soleil, « Phœbus », qui point à peine à l'horizon pour marquer un jour nouveau qui n'est pas, en effet, n'importe quel jour. Il est, comme le titre de l'hymne l'indique, le jour où le processus d'émancipation de l'Argentine, et plus largement de l'Amérique du Sud, commence : avec la seule bataille que le *Libertador de América* livre dans son pays natal, la bataille qui se déroule, justement, dans la ville de San Lorenzo (Santa Fe, Argentine)⁵. Ainsi, si Phœbus, le soleil, point en ce jour si particulier, il ne point pas seulement pour faire commencer un nouveau jour. Il éclaire, plus précisément, le couvent historique d'où part la colonne de soldats montés à cheval qui, sous la direction de San Martín, vont lutter contre les forces royalistes pour l'indépendance. Il ne s'agit donc pas de n'importe quel couvent mais de celui où se rassemble la force militaire naissante qui conduit le processus d'indépendance en Argentine : le couvent historique de San Carlos Borromeo. L'hymne tout entier, qui ne porte pas par hasard le titre de

3. B. Mitre, *Historia de Belgrano y de la independencia argentina* [1857], Buenos Aires, El Ateneo, 2014.

4. B. Mitre, *Historia de San Martín y de la emancipación sudamericana* [1869 / 1887], Buenos Aires, El Ateneo, 2014.

5. Le *Libertador de América* est, en effet, le nom avec lequel San Martín est passé à la postérité.

la ville où se livre cette bataille décisive de l'histoire de notre pays, est une batterie de ressources lyriques qui font allusion à celle-ci : « les bruits sourds » que l'on peut entendre depuis l'intérieur de ce couvent appartiennent, bien sûr, aux « troupes » qui se préparent pour sortir sur le champ de bataille, conduites par la voix du « grand chef », San Martín, qui leur commande de se lancer « à la lutte » ; l'avancée de « l'ennemi à un rythme doublé », « le vent déferlant » qui les accompagne, et la présence de « nos grenadiers, alliés de la gloire » qui « écrivent la page la plus belle de l'histoire » sont autant de références à la victoire finale des forces *rioplatenses* sur les forces coloniales⁶. Il y a aussi de la place, bien sûr, pour nommer et rendre hommage au soldat qui, dans cette histoire, et dans cette bataille en particulier, tient une place privilégiée : le « soldat héroïque » Cabral qui « se couvrant de gloire [...] donne sa vie » pour sauver celle du grand chef, « se rendant [ainsi] immortel ». « Honneur, honneur au grand Cabral ! », notre hymne guerrier par excellence conclut-il.

Or, au-delà des critiques que l'on peut faire à ce mythe, et au-delà aussi des arguments qu'il est possible de déployer pour valider le récit qui lui donne du sens, récit qui fait de l'histoire de l'Argentine une histoire de guerres, il y a toutefois quelque chose *dans* ce mythe, quelque chose *de* ce mythe, qui me semble tout à fait significatif pour commencer à penser la figure et la pensée de l'un des intellectuels les plus importants, justement, de notre histoire : la figure et la pensée de Domingo Faustino Sarmiento. Car ce que le récit de ce mythe élabore, ce sont avant tout les trois figures qui composent « le podium » de héros, ou pères fondateurs, de notre pays : José de San Martín, Manuel Belgrano et, à un « échelon symbolique » inférieur, comme insiste Kohan, Sarmiento. En second lieu, car cette triade de héros nationaux a bien évidemment sa composition ornementale urbaine, sa cristallisation dans le schéma architectural et dans la série de monuments sculptés qui les élèvent à un tel statut à Buenos Aires, la Plaza de Mayo y est érigée en scène privilégiée du processus d'indépendance et de la formation de la nation argentine, où se trouvent, « entre la Maison du Gouvernement et le *Cabildo* historique, avec la pyramide de Mai comme charnière, d'un côté [...] la statue équestre de Manuel Belgrano et, de l'autre, la flamme éternelle qui indique la présence du tombeau de José de San Martín, situé dans la cathédrale de Buenos Aires »⁷. Le troisième héros privilégié de notre histoire, « celui qui les suit sur l'échelle symbolique », Domingo Faustino Sarmiento, était en fait « celui qui a parlé à la fois dans un cas et dans l'autre : il a prononcé le discours le jour de l'inauguration de la statue de Belgrano (septembre 1873), ainsi que lors de la réception des restes rapatriés de San Martín sur le quai des Catalinas (1880) »⁸. Ce qu'il y a donc de significatif dans ce mythe, qui nous permet de réfléchir plus profondément sur la figure et la pensée de Sarmiento, c'est d'une part la composition de ce podium et d'autre part ce que cette composition

6. Toutes les expressions que l'on met entre guillemets font partie des paroles d'*Aurora* et de *La marcha de San Lorenzo*.

7. M. Kohan, *El país de la guerra*, p. 39-40.

8. *Ibid.*

reflète. Dans le pays de la guerre, en somme, on trouve à la première place San Martín, la seule des trois figures nationales qui était “originellement” un soldat, formé pendant sa jeunesse et au-delà, en Europe, et, à la deuxième place, Belgrano, avocat devenu militaire qui, dans sa conversion d’un “métier” à un autre, a contribué à l’indépendance du pays, livrant chacune des batailles que celui-ci lui réclamait.

Sarmiento, en revanche, n’était pas un soldat de formation, comme San Martín, ni non plus un avocat devenu soldat au gré des circonstances, comme Belgrano. Il était, certes, « un héros de la plume et de la parole »⁹, mais il n’a pas dégainé l’épée pour livrer ses batailles, qui ne manquent d’ailleurs pas à sa vie. Et c’est là, si l’on veut, la grande différence que l’on peut trouver entre celui-ci et les deux premiers, différence qui explique donc sa place un échelon en dessous des précédents sur le podium des héros et, plus important encore, sa “fonction” dans ce mythe d’origine, qui n’est pas uniquement *une fable* d’origine mais bien *la trame du sens* construite avec la matérialité factuelle des faits, pour reprendre les mots de Hannah Arendt¹⁰. C’est-à-dire : quelque chose de ce mythe est “vrai”, et c’est sur la vérité de cette matière factuelle de l’histoire que se construit la fiction qui, comme le mouvement circulaire de l’hyperdialectique merleau-pontienne¹¹, s’établit entre les faits et leurs perceptions, entre la matérialité factuelle et le sens. Car cette circularité ou “spirale autoréflexive”, qui rend cette histoire mythique, ne peut pas ignorer ce qui, en même temps, lui donne sa vraisemblance et son efficacité : le fait que Sarmiento n’était pas, d’une part, un soldat (bien qu’il fût, je le préciserai tout à l’heure, un soldat de la plume et de la parole), mais qu’il était, d’autre part, la seule des trois grandes figures nationales qui a participé, précisément par sa plume et sa parole, à la “guerre intérieure” ou civile en Argentine. Car s’il n’a pas participé directement à la guerre contre l’Espagne monarchique, il a néanmoins pris part à la guerre civile contre la *Santa Federación* et les *caudillos* sauvages et barbares qui combattirent aussi¹². Ceci explique le profond et dense halo de polémiques qui entourent sa figure et notamment sa pensée théorico-politique. En d’autres termes, ni San Martín ni Belgrano ne sont couverts par ce halo controversé qui pèse cependant sur Sarmiento malgré, j’insiste, le fait que ce dernier compose, avec eux, cette triade de héros intouchables que ce mythe fondateur de l’Argentine en tant que pays de guerre constitue. Ou mieux encore : cette auréole controversée et polémique pèse sur les épaules de Sarmiento au-delà de la reconnaissance de cette place privilégiée qui, malgré des perspectives et des interprétations historiographiques différentes et

9. M. Kohan, *El país de la guerra*, p. 40.

10. Voir H. Arendt, *La mentira en política. Reflexiones sobre “Los documentos del Pentagono”* [1972], N. Sánchez Madrid (introd.), C. Criado (trad.), Madrid, Alianza, 2022.

11. M. Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955.

12. Dans l’histoire argentine, on appelle *caudillos* des chefs politiques, souvent des personnages qui font partie d’une élite tout à fait privilégiée dans la structure sociale argentine, qui, à cette époque-là, détenaient le pouvoir politique et territorial sur des domaines très vastes de l’intérieur du pays. Ils comptaient sur l’appui des *gauchos*, ou barbares, comme Sarmiento les appelait, ceux qui n’habitaient pas les grandes villes (Buenos Aires, Córdoba et Santa Fe). La *Santa Federación* était, en ce sens, l’alliance politique qui eut lieu entre ces *caudillos* pour combattre les élites des cités.

contraires de son œuvre, est la sienne dans la constitution du pays. À l'origine du mythe fondateur de l'Argentine en tant que pays de guerre, Sarmiento est pris au piège de cette même guerre qui donne du sens à cette histoire. Ou, pour le dire en un mot, dans le pays de la guerre, Sarmiento est pris au piège de la guerre que ce mythe raconte et dont Sarmiento lui-même fait partie, peut-être comme nul autre, de manière tout à fait privilégiée. Et il y parvient avec sa plume et sa parole et non avec un sabre à la main.

Civilisation et barbarie

On sait bien qu'une grande partie de ces polémiques sont traversées, ou synthétisées, par la formule, non seulement politique mais aussi théorique, que l'homme né à San Juan a rendue célèbre, et qui sert de sous-titre à ce qui est sans doute son texte le plus important, le *Facundo* : la formule « civilisation et barbarie » (et pas civilisation ou barbarie comme celle-ci est passée, justement du fait de ces controverses et ces polémiques, à la postérité). C'est Jorge Luis Borges qui a peut-être exprimé le mieux ce malentendu ou, du moins, sa lecture quelque peu manichéenne. Dans son prologue à l'édition spéciale de *Facundo*, parue chez El Ateneo à Buenos Aires, il écrit : « Le *Facundo* propose un dilemme – civilisation ou barbarie – qui s'applique, à mon avis, à tout le processus de notre histoire »¹³. Il ne s'agit cependant pas de comprendre ces lignes de l'écrivain argentin comme la continuité grossière de cette lecture biaisée mais plutôt, et j'insiste, comme l'expression lucide et ironique d'une interprétation historique de cette formule sarmientine qui dépasse les controverses qu'elle suscite. Borges n'est pas naïf lorsqu'il fait de la conjonction originelle qui lie la civilisation à la barbarie un dilemme qui les sépare. Au contraire, il écrit et inscrit sur le papier, *comme texte*, c'est-à-dire immortalise avec sa plume prodigieuse, ce que seulement un écrivain de sa stature peut aspirer à faire et qui, malgré tout, rassemble dans le contexte belliqueux qui entoure la figure de Sarmiento les positions les plus féroces et les plus contradictoires sur sa pensée. C'est en ce sens précis que, différences mises à part, un fin et délicat fil rouge relie entre elles, au pays de la guerre, les perspectives (historiographiques et philosophiques) qui font de Sarmiento le héros le plus polémique de la triade originelle qui compose le mythe fondateur de l'Argentine. D'un côté, en effet, les visions historiographiques les plus classiques¹⁴ associent au héros de la patrie la tâche lourde, évidemment vraie mais partielle ou incomplète, de construire la nationalité, l'identité argentine, et, la réalisant, selon cette perspective, il donne à l'État sud-américain naissant les fondements d'une organisation juridico-politique qui n'est plus régie par les diktats coloniaux de l'Espagne. Natalio Botana, qui pourrait bien se situer dans cette ligne classique du champ des études historiographiques, reconnaît dans

13. J. L. Borges, « Prólogo », in D. F. Sarmiento, *Facundo...*, p. 7.

14. Voir les textes classiques autour de Sarmiento des historiens Tulio Halperin Donghi, Aníbal Ponce et Ricardo Rojas.

son livre célèbre, *La tradición republicana*¹⁵, que Sarmiento n'est pas seulement l'initiateur et le principal promoteur en Argentine de cette dernière tradition en tant que courant de pensée nouvelle qui change les idées de son temps et celles de l'élite dirigeante argentine à laquelle Sarmiento appartient, il s'érige aussi, ainsi que Botana l'écrit, comme la figure la plus importante de cette élite et de l'ordre national républicain qui se fondent en lui. Dans la tradition essayiste la plus classique, enfin, cette interprétation de la vocation de la réflexion sarmientine, toujours liée à la construction de la nationalité argentine, demeure en ce sens sans changements : « Sarmiento, écrit Martínez Estrada, est lié au pays et à la nationalité encore plus qu'à la politique, à l'éducation et à la littérature de son temps »¹⁶.

Néanmoins, on sait bien que cette liste nullement exhaustive, et clairement partielle, d'auteurs et d'historiens qui font de la pensée de Sarmiento un reflet de la nationalité argentine, que celui-ci contribue donc à forger, n'est que l'un des pôles qui se disputent l'interprétation historique *du sens* de son œuvre. Au fil du temps, et surtout à partir des années 1973-1976, ou "années bouleversées", le révisionnisme historique a remis en question les bienfaits de la réflexion et de l'œuvre de l'intellectuel de San Juan¹⁷. C'est ainsi que le halo polémique et controversé qui entoure la figure de Sarmiento commence à s'épaissir et à prendre sa forme définitive : identifié aux *criollos* et, partant, à l'élite dirigeante *criolla* dont parlait Natalio Botana dans *La tradición republicana*, il commence donc à être associé à des idéaux étrangers et contraires aux intérêts nationaux¹⁸. Il est un peu difficile, en effet, de ne pas trouver quelque chose de juste dans cette interprétation dans la mesure où la biographie de Sarmiento aide à construire cette image. Car en tant que membre de cette élite dirigeante ou, mieux encore, de ce que le révisionnisme historique appelle "l'oligarchie", le passage de Sarmiento par l'Europe et les États-Unis a laissé en lui, selon cette lecture, une tendance européanisante (c'est-à-dire eurocentrique) et une admiration très forte pour la culture des pays du Vieux Continent (en particulier pour la France) et pour l'État nord-américain naissant. Une lecture que, polémiques et controverses mises à part, Sarmiento lui-même contribue à alimenter, sans aucun doute, dans quelques lignes de ses textes les plus importants : « Soyons comme les États-Unis, dit Sarmiento, comme la mer est à

15. N. Botana, *La tradición republicana*. Alberdi, Sarmiento y las ideas políticas de su tiempo [1984], Buenos Aires, Edhasa, 2013.

16. E. Martínez Estrada, *Sarmiento. Meditaciones sarmientinas*, Buenos Aires, Beatriz Viterbo, 2001, p. 68.

17. Avec l'expression "années bouleversées", je fais référence aux années 1973-1976 qui ont vu le retour du péronisme au pouvoir après presque vingt ans de proscription et, bien évidemment, au dénouement tragique de celui-ci : la dernière dictature militaire en Argentine (1976-1983).

18. On appelle *criollos* la partie de la population argentine qui, à l'époque coloniale, est née en Argentine de lignée européenne et qui, compte tenu de son rang privilégié dans la structure sociale du pays, compose l'élite dirigeante de l'État national en cours d'édification. Beaucoup de *caudillos* dont on a parlé plus haut faisaient partie de cette élite *criolla*, pour autant, nombreux étaient les membres de cette dernière, comme Sarmiento lui-même, à lutter très fortement contre les premiers et leur domination politique et territoriale. L'origine européenne et le rapport de cette élite *criolla* avec l'Europe est, bien évidemment, ce qui explique en grande partie cette dernière question.

l'Océan »¹⁹. Or, au-delà de ces différences insurmontables entre les études les plus classiques sur Sarmiento, plus proches du récit *mitrista* (c'est-à-dire officiel) de l'histoire argentine vis-à-vis du rôle "positif" de cette dernière dans la construction et la configuration de notre nationalité, et le révisionnisme historique, ennemi très fort et critique de la conception sarmientine de cette nationalité, il est vrai qu'un fin et délicat fil rouge les relie. D'abord, les deux courants laissent sans le modifier ce que Martín Kohan appelle le mythe d'origine ou de la fondation de l'Argentine en gardant intacte la triade de personnages célèbres, de héros, qui la composent. En effet, bien que le fantôme étranger et eurocentrique pèse sur le dos de la réflexion sarmientine sur la nationalité, Sarmiento ainsi que San Martín et Belgrano sont encore considérés comme les parties de cette triade ou podium "privilégié" (le premier dans sa tâche interne de composition d'une nationalité pour l'État argentin naissant, et les seconds dans leur tâche militaire de conquête d'indépendance). Ensuite, et consécutivement à cette impossibilité de voir au-delà de cette triade ou podium, ce mythe demeure encore comme une histoire, une narration de guerres (externes contre l'Espagne, d'une part, et internes ou civiles, entre « civilisation et barbarie », d'autre part). Enfin, et c'est sans doute le plus important, les deux courants font de cette dernière formule énoncée une formule, comme nous avons essayé de le refléter avec la citation de Borges, traversée par la fonction disjonctive du langage (le « ou » qui sépare les deux termes de la formule), c'est-à-dire une opposition irrémédiable, et non pas l'avvers du revers d'une même chose (une idée que le « et » de Sarmiento dans son texte original sans doute confirme). Reprenant donc les mots de Susana Villavicencio, dans les deux cas, l'idéal de nation (corrélé, comme on le verra, à celui de citoyenneté) « se confrontera à plusieurs reprises à son Autre, celui qui, du fait de sa race, sa culture ou son idéologie, représente un obstacle à l'ordre politique recherché »²⁰. C'est-à-dire : pour le révisionnisme historique comme pour l'historiographie la plus classique, un écart infranchissable sépare le futur « citoyen » de l'État et de la nation argentine de « l'Autre », qui « n'accepte pas ou qui reste sur les marges des idées politiques modernisatrices »²¹.

Cependant, et c'est là où les deux positions sur la pensée de Sarmiento "se trompent" dans leur vocation de comprendre le sens politique de sa réflexion, le sous-titre que l'auteur argentin choisit pour accompagner son texte original est bien plus qu'un simple sous-titre ou une vaine affirmation dépourvue de principes ou de convictions théorico-politiques. On pourrait sans doute commencer à déconstruire ce long et dense chemin qui, au pays de la guerre, pour reprendre une fois de plus l'expression de Kohan, a fait de la formule « civilisation et barbarie » un "faux" dilemme, et un faux dilemme, notamment, si l'on concentre l'attention sur l'influence explicite et reconnue par Sarmiento lui-même (chez *Recuerdos*

19. D. F. Sarmiento, cité dans S. Villavicencio, *Sarmiento y la nación cívica. Ciudadanía y filosofías de la nación en Argentina*, Buenos Aires, Eudeba, 2008, p. 14.

20. S. Villavicencio, *Sarmiento y la nación cívica...*, p. 16.

21. *Ibid.*

*de provincia*²², par exemple) de l'hégélianisme de François Guizot dans sa vie et dans sa pensée. Une influence qui, en effet, n'a rien à voir avec la conception la plus traditionnelle et la plus orthodoxe de l'hégélianisme, c'est-à-dire une vision purement téléologique de l'histoire. En cela, la formule « civilisation et barbarie » ne peut pas simplement être lue comme étant constituée d'éléments opposés mais plutôt d'éléments « invincibles qui se percutent », comme en effet le reconnaît Sarmiento dans quelques passages de *Facundo*. Civilisation et barbarie, en d'autres termes, ne sont pas deux pôles qui se repoussent ou se rejettent – dont l'identité pleine et positive de chacun supposerait ou ferait de « l'Autre » un « obstacle » pour le développement du premier –, et donc qui s'excluent nécessairement entre eux (où la barbarie serait un obstacle au développement de la civilisation, et la civilisation, l'obstacle au développement de la barbarie), mais ils sont plutôt des moments, au sens hégélien, qui ne se repoussent pas mais se contiennent, en tant que « reflets d'un reflet », selon les mots de José Sazbón²³, et qui par conséquent font partie du mouvement dialectique et contradictoire de l'esprit humain : « Les contradictions s'achèvent, dit Sarmiento dans l'introduction de *Facundo*, à force de se contredire ! »²⁴. Cependant, dit-il, ce déploiement de l'esprit humain n'implique pas du tout une vision téléologique de l'histoire ou une vision évolutive (et en ce sens, anthropologique) de ce déploiement. Dans le mémoire lu le 11 octobre 1858 à l'Ateneo del Plata, à l'occasion de sa nomination au poste de directeur d'histoire, Sarmiento soutient : « L'histoire moderne n'est l'histoire de personne [...] L'histoire est la science qui déduit des faits le progrès de l'esprit humain dans chaque localité, selon le degré de liberté et de civilisation atteint par les différents groupes humains »²⁵. Deux précisions s'éclaircissent : l'histoire « n'est l'histoire de personne » (ni l'histoire d'un sujet téléologiquement destiné à la déployer, ni l'histoire d'une essence, moteur de l'histoire, invisible aux yeux des individus et seule perceptible dans son instance épiphénoménale) et « la marche de l'esprit humain » n'est pas la marche vers des stades supérieurs de l'humanité, mais plutôt la marche vers la liberté et la civilisation selon les possibilités de chaque groupe humain, dans chaque localité et selon les conditions qui les limitent pour les atteindre. Ces références, que je n'évoque ici que comme une « ébauche » d'une possible déconstruction de la fausse opposition entre civilisation et barbarie dans la pensée de Sarmiento, rendent compte de la complexité de sa réflexion et, surtout, des biais ou des réductions auxquelles cette réflexion a toujours été soumise en tant que produit du lieu toujours polémique que l'homme de San Juan, héros mais pas soldat, écrivain mais aussi homme politique et faiseur de notre histoire, occupe dans celle-ci.

22. D. F. Sarmiento, *Recuerdos de provincia* [1850], Buenos Aires, Emecé, 2011.

23. J. Sazbón, « *Facundo* : la vida de los signos », in *id.*, *Historia y representación*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 2002, p. 245-273, citation p. 265.

24. D. F. Sarmiento, *Facundo*..., p. 22.

25. D. F. Sarmiento, « Espíritu y condiciones de la historia en América. Memoria leída el 11 de octubre de 1858, en el Ateneo del Plata, al ser nombrado Director de Historia », in *id.*, *Cuatro conferencias*, Buenos Aires, El Ateneo, 1928, p. 25-57, citation p. 30.

L'aventure démocratique en Argentine

Or, comme je disais, ces lignes qui montrent l'influence de Guizot et Hegel dans la pensée de Sarmiento ne sont que l'esquisse d'une déconstruction *possible* de sa célèbre et polémique formule « civilisation *et* barbarie ». Une autre voie, qui nous conduit à ce même exercice de déconstruction et qui, mieux encore, nous donne la dimension la plus profonde du sens politique de la réflexion de Sarmiento, apparaît aussi dans l'influence de cet autre grand théoricien de la démocratie et de la révolution démocratique : Alexis de Tocqueville. Celle-ci n'est pas seulement, encore une fois, une influence reconnue et explicitement identifiée par Sarmiento dans ses différents textes (dans *Recuerdos de Provincia*, par exemple, il fait allusion à Tocqueville comme l'une de ses lectures les plus importantes autour, justement, de l'idée de la démocratie), mais, à proprement parler, l'auteur français constitue la plus grande référence pour identifier les bords décisifs qui donnent lieu à une autre interprétation que celle du simple sens oppositionnel de cette formule. Plus largement, il a sans doute une influence décisive sur son idée de la démocratie, de l'expérience de la révolution de l'Indépendance et du processus historique qui s'ouvre avec elle : celle de l'aventure ou de la révolution démocratique en Argentine. On le voit notamment, coïncidences mises à part, lorsque Sarmiento décrit la Révolution argentine, c'est-à-dire la révolution de l'Indépendance, à travers les mêmes fondements phénoménologiques avec lesquels Tocqueville tente d'expliquer la révolution démocratique aux États-Unis : la figure de l'*énigme*²⁶ :

La guerre de la Révolution argentine a été double : tout d'abord, guerre des villes initiées à la culture européenne, contre les Espagnols et afin d'élargir son domaine ; et en deuxième lieu, guerre des *caudillos* contre les villes afin de se libérer de toute sujétion civile et de donner libre cours à leur caractère et à leur haine de la civilisation. Les villes triomphent des Espagnols, et les campagnes triomphent des villes. Voici expliquée l'*énigme* de la Révolution argentine, dont le premier coup de feu a été tiré en 1810 et dont on n'a pas encore entendu le dernier²⁷.

Comme on peut le déduire de ces lignes, Sarmiento n'échappe pas, et n'a pas l'intention de le faire, au récit *mitrista* de l'histoire argentine fondateur de la nation argentine, c'est-à-dire à la narration qui donne vie au mythe d'origine de la nation argentine : cette origine a, à son début et dans le processus qui suit, les caractéristiques d'une histoire de guerres : la guerre des villes contre l'Espagne, c'est-à-dire la guerre d'indépendance, et la guerre des campagnes, de la barbarie, contre les villes. Il est clair, néanmoins, que les différences avec ce mythe sont profondes et que l'interprétation qu'il en fait et, partant, celle qu'il donne de cette "double guerre" le conduisent à une autre voie : celle de la perception de la Révolution argentine, dont « le premier coup de feu a été tiré en 1810 », comme la

26. J'emprunte ici, bien évidemment, la figure de l'énigme à la lecture phénoménologique que Lefort fait de Tocqueville. Voir C. Lefort, *Essais sur le politique. XIX^e-XX^e siècles* [1986], Paris, Seuil, 2001.

27. D. F. Sarmiento, *Facundo...*, p. 49, je souligne.

singulière et spécifique révolution démocratique de notre pays. En effet, pour bien comprendre cette dernière thèse et donc le type d'interrogation que pose Sarmiento dans ces lignes (une question ou une interrogation profonde autour du politique comme lieu d'institution de la société démocratique argentine ou, en d'autres termes, sur l'expression que *la chair de la chair du social* en Argentine prend à partir de cet événement fondateur de notre histoire), il faut donc déchiffrer l'énigme qui l'explique ou, à défaut, qui nous permet d'en comprendre le sens, et revenir une fois de plus aux fondements phénoménologiques de l'idée d'énigme, à ce qui la constitue²⁸. Et c'est à ce point précis, d'un côté, que la réflexion de Sarmiento commence à s'écarter de celle du récit *mitrista* de cette histoire et, d'un autre côté, que l'influence de Tocqueville dans sa pensée se dévoile décisive. On sait bien, en effet, que pour Tocqueville la démocratie n'est pas seulement une forme de gouvernement ou de régime politique (au sens réduit du terme). C'est plutôt ce que Claude Lefort appelle une forme de société, un régime politique au sens large du terme, c'est-à-dire *un style d'être de la chair de la chair du social*, l'expression charnelle d'une mutation historique qui résulte d'une dynamique irréversible : l'aventure démocratique. De même, pour Sarmiento, la *Revolución de Mayo*, qui se nourrit, comme il le soutient dans le paragraphe cité, de la culture européenne, des idées et des visions qui donnent souffle, précisément, aux Révolutions française et américaine, est le début de cette aventure démocratique sur le sol argentin. Comme on le sait bien aussi, Tocqueville fait référence, dans *De la démocratie en Amérique*, à cette mutation historique et à ce qu'elle produit, un nouveau *style d'être de la chair du social* ou une nouvelle forme de société, fondée sur l'idée de l'égalité comme condition sociale (et pas simplement comme une formalité juridico-politique) ou plutôt sur l'idée de l'égalité comme principe générateur de la société, pour reprendre la lecture de Lefort, égalité qui, en même temps, est le résultat de la crise du principe des différences propres des sociétés aristocratiques. Dans *De la educación popular*, Sarmiento évoque cette mutation historique et l'égalité qui s'y déploie en des termes qui, tout lecteur attentif qu'il est de Tocqueville, ne peuvent que montrer l'influence de celui-ci : « cette égalité des droits accordée à tous les hommes [...] est un fait qui sert de base à l'organisation sociale »²⁹. Le développement de la *Revolución de Mayo* et le processus d'indépendance que les villes commencent contre l'Espagne monarchique sont donc les processus qui donnent lieu en Argentine et, plus largement, dans une bonne partie de l'Amérique à l'avancée de ce « principe imprescriptible » qui suppose « l'usage des droits qui aujourd'hui n'appartiennent plus à telle ou telle classe de la société, mais simplement à la condition de l'homme »³⁰.

28. Les expressions *la chair du social* et *la chair de la chair du social* appartiennent à mon collègue et ami Martin Plot, et surtout à la lecture que celui-ci fait de Lefort à partir de la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty. Voir M. Plot, *La carne de lo social*, Buenos Aires, Prometeo, 2008.

29. D. F. Sarmiento, *De la educación popular* [1849], Córdoba, Banco de la Provincia de Córdoba, 1989, p. 56.

30. *Ibid.*

L'énigme de la Révolution argentine resterait cependant et encore "non résolue", *indéchiffrable*, si on réduit la compréhension du sens de celle-ci à l'explication de ce principe imprescriptible, celui d'égalité, qui sert de « base à l'organisation sociale » des nouvelles formes de société parues avec les Révolutions française et américaine. En effet, en tant que lecteur attentif de l'œuvre de l'auteur français, Sarmiento sait aussi que ce principe imprescriptible, ou cette nouvelle base d'organisation sociale que suppose l'égalité des droits, ou simplement l'égalité, entraîne aussi des conséquences qui menacent ou mettent en danger non seulement le type d'égalité qui configure cette nouvelle expression de *la chair de la chair du social* mais, mais aussi, la liberté que cette même égalité implique. Dans son texte célèbre *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville décrit très bien ces conséquences en quelques lignes :

Jusqu'à présent j'ai examiné les institutions, j'ai parcouru les lois écrites, j'ai peint les formes actuelles de la société politique aux États-Unis. Mais, au-dessus de toutes les institutions et en dehors de toutes les formes, réside un pouvoir souverain, celui du peuple, qui les détruit ou les modifie à son gré. Il me reste à faire connaître par quelles voies procède ce pouvoir, dominateur des lois; quels sont ses instincts, ses passions; quels ressorts secrets le poussent, le retardent, ou le dirigent dans sa marche irrésistible; quel effet produit sa toute-puissance, et quel avenir lui est réservé³¹.

Certains de ces mots qu'écrit Tocqueville semblent, encore une fois, repris quelques années plus tard par Sarmiento lui-même dans *Facundo*, où il fait référence aux instincts et aux passions du peuple argentin et aux ressorts secrets qui retardent ou accélèrent le cours irrésistible de la révolution démocratique. En effet, Sarmiento écrit, juste au début de *Facundo*, autour du secret qui cache et qui explique « la vie [...] et les convulsions internes qui déchirent les entrailles d'un peuple noble »³² – à ce détail près qu'il s'agit bien évidemment ici du peuple argentin, et non du peuple américain, comme c'est le cas chez Tocqueville. Or ces lignes décisives de l'œuvre de Tocqueville synthétisent en grande partie les menaces, les dangers ou l'avère du revers que cette égalité de droits propre à la démocratie amène pour ces nouvelles sociétés. Dans la lecture lefortienne de celles-ci, ces dangers peuvent se traduire en deux mots : il s'agit de *l'ambiguïté* ou de *l'incertitude* démocratique sur lesquelles ces sociétés d'un type nouveau, démocratiques, sont "fondées", à partir de l'effacement des cadres de certitude qu'implique la démocratie en tant que régime politique, au sens large du terme. Ainsi, le « pouvoir supérieur aux lois » auquel se réfère Tocqueville, en ce sens, n'est que le processus par lequel la loi se sépare du corps du roi, le phénomène que Lefort appelle la désincorporation du pouvoir, qui a pour centre ingouvernable le sujet de ces nouveaux droits : l'humanité tout entière dans son impossible incarnation dans un corps ou un individu, individuel ou collectif. Le pouvoir souverain du peuple dont parle Tocqueville, capable de

31. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* [1835], 12^e éd., Paris, Institut Coppet, 2012, t. II, p. 192, en ligne : <https://www.institutcoppet.org/wp-content/uploads/2012/01/De-la-d%C3%A9mocratie-en-Am%C3%A9rique.pdf>.

32. D. F. Sarmiento, *Facundo*..., p. 15.

« détruire et de modifier à volonté » les institutions qu'il a lui-même instituées, est, en d'autres termes, le pouvoir qu'incarne la volonté générale de Rousseau ou le pouvoir chiasmatique, pour le dire avec Merleau-Ponty, qu'ouvre cette incertitude ou cette ambiguïté. Les dangers, qui, en somme, menacent la démocratie et qui sont donc le produit de ce chiasme, ambiguïté ou incertitude, d'une part, et du "principe imprescriptible" qui les engendre, l'égalité, d'autre part, découlent de la capacité d'institution et d'auto-institution autoréflexive et hyperdialectique des sociétés démocratiques elles-mêmes, de l'expression historique et singulière de *la chair de la chair du social*, des droits nouveaux qu'en définitive elles inaugurent³³. Et ces dangers ou menaces ont bien sûr une figure bien précise : la tyrannie, selon l'expression de Tocqueville, de la majorité. C'est précisément à ce point que l'énigme de la Révolution argentine, et du processus qui s'ouvre avec l'indépendance et avec la révolution démocratique qu'elle suppose, commence à être déchiffrée dans toutes ses nuances : « On aurait alors expliqué, écrit Sarmiento dans *Facundo*, le mystère de la lutte obstinée qui déchire cette République [argentine] [si] sa part avait été assignée à la démocratie consacrée par la Révolution de 1810, à l'égalité dont le dogme a pénétré jusqu'aux couches inférieures de la société »³⁴.

Cette dernière phrase est bien évidemment décisive. Non seulement parce que Sarmiento y reconnaît, explicitement et sans hésitation, le caractère démocratique de la *Revolución de Mayo*, à laquelle il se réfère à maintes reprises, et pas par hasard, comme la Révolution argentine elle-même (comme d'ailleurs le monde intellectuel, quelles que soient la latitude et la géographie de celui-ci, désigne les révolutions démocratiques en France et aux États-Unis comme les Révolutions française et américaine : le diable, dit un dicton populaire en Argentine, se cache dans les détails), mais parce que, en même temps, il observe, explore et tente de déployer les risques qu'elle engendre, c'est-à-dire les dangers ou les menaces que porte l'égalité, « dont le dogme a pénétré jusqu'aux couches inférieures de la société ». C'est en ce sens que l'énigme de la révolution démocratique en Argentine commence à être comprise dans son sens profond et, par conséquent, que la formule la plus célèbre et la plus controversée de Sarmiento, qui lui a coûté beaucoup plus que certaines controverses et autres affrontements de toutes sortes (dans la mesure où elle lui a coûté, en effet, l'exil), peut aussi être recouverte d'un sens nouveau. Quels sont, en somme, les risques, les menaces qui émergent en Argentine avec l'aventure démocratique qui commence en mai 1810 ? L'imposition de la barbarie comme forme d'organisation collective, qui, en suivant les analogies qui sont quelque chose de plus que des analogies, comme on l'a vu plus haut, entre Tocqueville et Sarmiento, appelle l'imposition de la tyrannie de la majorité. Car, et c'est là un autre nœud central de la pensée de Sarmiento, nœud que l'historiographie aussi classique que révisionniste tend à négliger : la barbarie n'est pas, pour l'auteur argentin, une catégorie anthropologique (qui renvoie, par exemple, à une condition ethnique)

33. Bien évidemment, j'emprunte ici les notions de chiasme, d'hyperdialectique et d'autoréflexivité de la phénoménologie de Merleau-Ponty.

34. D. F. Sarmiento, *Facundo...*, p. 17.

ni encore moins, ce qui pourrait être compris à partir de cette dernière catégorie, un stade de l'esprit humain qui appartient téléologiquement à une instance inférieure de l'évolution de l'homme. Comme nous l'avons vu en montrant l'influence de Guizot et de Hegel chez Sarmiento, la barbarie est pour lui une catégorie politique, au sens large de ce mot, c'est-à-dire un horizon perceptif, selon les mots de Martin Plot, d'organisation de la vie collective, ou ce qu'il appelle aussi « une manière d'être du peuple »³⁵ ou encore, selon notre terminologie, l'expression charnelle des conditions « naturelles » de l'Argentine qui, avec la *Revolución de Mayo*, a atteint son plus haut niveau de développement et d'influence à travers les *caudillos* comme Rosas et Facundo. Autrement dit, la révolution démocratique ouverte en 1810 et la pénétration du « dogme de l'égalité jusqu'aux couches inférieures de la société », jusque dans l'esprit de l'habitant de l'intérieur profond de l'Argentine, le *gaucho* ou le sauvage, libèrent dans toute son ampleur cette barbarie comprise comme catégorie politique ou horizon d'organisation de la vie collective, la tyrannie. Et cela est, je disais, l'un des nœuds centraux de la pensée de Sarmiento qui, compte tenu de la compréhension de la formule « civilisation et barbarie », ont été largement mal entendus. Car si Sarmiento consacre, comme il le fait, le premier chapitre de *Facundo* à décrire et développer « l'aspect physique de la République argentine », c'est-à-dire les caractéristiques et les conditions naturelles de notre territoire, son « immense extension », « son immense plaine », « le désert qui l'entoure partout », qui « s'insinue dans ses entrailles », « la solitude » et « le désert sans habitation humaine », pour ne citer que quelques exemples, c'est pour en déduire les « caractères, habitudes et idées que [cela] engendre » : la barbarie, en germe à l'intérieur de l'Argentine et s'exprimant à travers la figure du *gaucho* ou du sauvage, devient, après la *Revolución de Mayo*, le germe de la tyrannie des *caudillos*, qui menace de transformer la condition égalitaire en une forme d'organisation despotique de la vie collective, minant et réduisant la liberté acquise par cette révolution. À l'intérieur de la République, la barbarie s'est alors libérée de la sujétion et de la domination coloniale de l'Espagne contre lesquelles la civilisation et les villes combattront aussi et à la fois (ou parallèlement) avec les *caudillos* et leur forme sauvage de lutte, la *montonera* : « ce mouvement spontané des campagnes pastorales [contre la domination coloniale espagnole], écrit Sarmiento au chapitre iv de *Facundo*, était si naïf dans ses manifestations primitives, si brillant et si expressif de son esprit et de ses tendances, qu'aujourd'hui [...] [les] villes [...] ont assimilé [...] [ce mouvement] à leur cause et l'ont baptisé de noms politiques »³⁶. Avec la libération de la barbarie de l'intérieur de la République de la sujétion et la domination coloniale de l'Espagne monarchique, en somme, il ne reste que le danger que la barbarie devienne la « nouvelle base de l'organisation sociale » en Argentine. L'exemple le plus célèbre de cette convergence entre villes et campagnes pastorales, entre civilisation et barbarie, dans la lutte contre le colonialisme espagnol, est pour Sarmiento le cas

35. *Ibid.*

36. D. F. Sarmiento, *Facundo*..., p. 47, je souligne.

du *caudillo* Artigas, le premier commandant des campagnes pastorales qui a rejoint cette lutte sous les ordres du général Rondeau, et plus tard ennemi implacable des villes : les mouvements révolutionnaires, écrit encore l'homme de San Juan dans *Facundo*, « commencèrent donc à Buenos Aires et toutes les villes de l'intérieur répondront résolument à l'appel. Les campagnes pastorales s'agitèrent et adhèrent à l'impulsion [...] »³⁷.

Or, si la barbarie des *caudillos* rejoint définitivement la lutte de la civilisation (c'est-à-dire des villes) dans le processus d'indépendance, consacré par la *Revolución de Mayo*, et le déploiement de l'égalité qu'elle implique, la première se retourne contre la seconde, toutes deux se disputant l'horizon collectif qui organisera la République : tyrannie ou démocratie, démocratie ou tyrannie. Pourtant, malgré cette lutte ou dispute qui est le résultat de l'aventure démocratique en Argentine, l'avversaire du revers, pour le dire avec Merleau-Ponty, du *style d'être de la chair* de la nouvelle forme de société qu'ouvre cette aventure avec l'indépendance vis-à-vis de l'Espagne, les deux expressions charnelles du social ne sont pas simplement des contraires ou des pôles pleinement antagonistes qui ne peuvent avoir pour vocation que de s'éliminer l'un l'autre. Car c'est précisément l'égalité qu'elle consacre, l'égalité des droits ou, pour le dire avec Tocqueville, l'égalité comme condition sociale, qui lie (sous la forme du chiasme et de l'irréversibilité du lien charnel : ne se touchant jamais) les deux côtés, pôles, avers et envers, de la société argentine de cette époque et, dans une large mesure, de la société argentine d'aujourd'hui. D'où l'importance de l'éducation pour Sarmiento : sa grande tâche est bien moins la formation ou la conversion du barbare ou du sauvage en citoyen (au sens classique) de l'État-nation argentin que sa formation (*cultivación* en argentin) à ce que l'écrivain argentin appelle « l'esprit démocratique »³⁸.

Pour conclure : l'esprit démocratique, l'héritage sarmientin et la question éducative dans l'Argentine contemporaine

Cet esprit, qui compose donc l'héritage le plus important de la pensée de Sarmiento pour le devenir de cette aventure démocratique et, partant, pour la démocratie argentine elle-même, semble aujourd'hui en danger pour des raisons très hétérogènes. En premier lieu, depuis la promulgation de la loi 1420 en 1884, qui établit la laïcité et la gratuité de l'éducation dans notre pays, loi, en effet, promulguée pendant la présidence de Julio A. Roca, quelques années après la présidence de Sarmiento mais, avant tout, loi à laquelle ce dernier a sans doute contribué plus que quiconque, cette tâche ou, mieux, cette entreprise fondamentale que l'écrivain de

37. D. F. Sarmiento, *Facundo...*, p. 47-48.

38. Je fais ici référence à la critique pédagogique de la conversion éducative comme formation du citoyen dans le cadre de l'État-nation de Didier Moreau. Voir D. Moreau, « Transmission et spectralité : la formation de soi "tout au long de la vie" », communication à la Biennale internationale de l'éducation, de la formation et des pratiques professionnelles, Paris, Cnam, 3-6 juillet 2012.

San Juan donne à l'éducation, cet esprit démocratique, en somme, a commencé à perdre sa force et sa vitalité originelles. Tout d'abord, parce que dans les dernières décennies, plus précisément depuis le retour de la démocratie en 1983 après plus de cinquante ans de démocratie interrompue par des coups d'État, les politiques éducatives, paradoxalement, n'ont pas été les priorités des gouvernements élus par le peuple. Sans le dire explicitement, mais les faits l'ont toujours confirmé, ces gouvernements ont toujours reporté les défis et les enjeux que l'éducation publique en Argentine doit encore affronter. Et on peut dire que ces défis et ces enjeux se sont aujourd'hui multipliés : après la réforme (néolibérale) de l'État des années 1990, qui a décentralisé la responsabilité de l'éducation primaire et secondaire en déléguant la tâche éducatrice à des États provinciaux, ces derniers ont toujours rencontré des problèmes économiques pour la financer et la développer. Ce qui se traduit, indéniablement, par la dégradation de l'éducation aux différents niveaux : dégradation des conditions matérielles (c'est-à-dire dégradation des infrastructures où elle s'effectue), mais aussi des conditions humaines (salaires très bas, conditions de travail tout à fait précaires, surtout à l'intérieur du pays, etc.).

Cette dégradation, en ce sens, se confronte avec l'héritage de la pensée de Sarmiento telle qu'on l'a évoquée. Tout d'abord, il y a les partisans, surtout placés à la droite du spectre idéologique de la culture et de la politique argentines, qui soutiennent encore l'interprétation *mitrista* (ou officielle de notre histoire) autour de la place de l'écrivain sud-américain dans notre histoire, et donc soutiennent encore la (mé)compréhension qui s'en déduit de la fonction de la tâche éducatrice pour Sarmiento : selon cette perspective, donc, l'éducation se perçoit comme le chemin le plus approprié pour la formation du peuple argentin, chemin qui, se faisant, doit conduire à la construction d'une citoyenneté toujours et encore liée à la consolidation de l'État national (qui devient aujourd'hui le faux synonyme de la démocratie libérale). Cette perspective se situe ainsi à la frontière entre une lecture illuministe de la tâche éducatrice en Argentine, dont le but est toujours la formation ou, mieux, la conversion de celui qui n'a pas encore accédé au savoir ou à la connaissance, c'est-à-dire à la *Raison*, et une lecture, j'insiste, officielle ou *mitrista* de l'histoire argentine, qui lie l'accès à cette Raison à la Raison d'État, c'est-à-dire à la raison de la démocratie libérale.

D'un autre côté, il y a des partisans encore liés à une position anti-sarmientine de l'héritage de sa pensée – souvent identifiée à la lecture révisionniste dont on a développé le rôle dans notre histoire – et, donc, de l'éducation publique en Argentine. Cette position, en effet, n'a pas de doute sur le fait que la tâche éducatrice ne peut être conçue selon les termes définis par Sarmiento dans ses textes les plus célèbres. Selon cette conception, la tâche éducatrice, ainsi rapportée à la conception des classes dominantes, c'est-à-dire encore liée à la conception européisante et eurocentrique de l'élite des dernières décennies du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, et donc encore rattachée à l'idéalisation de la culture européenne, doit résolument être reconsidérée. Il faut, en conséquence, repenser l'éducation vis-à-vis de notre histoire et de notre culture, et la délier des traces de cette conception sarmientine, en conservant, cependant, sa condition publique et gratuite que Sarmiento, malgré

ces faux pas, avait déjà fixée. On peut sans doute trouver les représentants les plus emblématiques de cette position à la gauche du spectre idéologique et politique du débat public.

Cependant, ce cadre, qui a entouré depuis longtemps, ou au moins depuis le retour de la démocratie en Argentine en 1983, l'héritage de la réflexion de Sarmiento autour de l'éducation et de l'esprit démocratique qu'elle doit cultiver, rencontre aujourd'hui dans le débat public des faits nouveaux qui sans doute n'augurent pas un horizon encourageant. En effet, l'émergence récente de l'extrême droite dans notre démocratie contemporaine, un phénomène qui a dans les démocraties européennes des antécédents plus anciens qu'ici, ajoute à ce contexte des plis ou des torsions du sens inédits. Car cette nouvelle expression politique, culturelle, mais aussi bien évidemment idéologique de *la chair de la chair de notre société*, pour reprendre les mots de Lefort citant Merleau-Ponty, rejette tout simplement cet héritage et, plus largement, son importance pour l'avenir de l'aventure démocratique en Argentine. Ni strictement liés à la lecture *mitrista* de notre histoire, ni strictement liés à la position révisionniste, les *libertarios* (l'appellation par laquelle cette expression politique se perçoit elle-même) soutiennent la suppression sans médiation de la gratuité et du statut public de l'éducation primaire et secondaire, mais aussi universitaire ou supérieure (qui a toujours distingué notre pays des autres pays d'Amérique latine : par sa gratuité, justement, mais aussi par sa qualité. Que soit seulement rappelée, en exemple, l'exceptionnalité qui permet de comprendre l'Argentine : les 4 « Nobel » qui ont été honorés par ce prix ont tous été formés au sein du système éducatif et de recherche académique public : Carlos Lamas, César Milstein, Bernardo Houssay et Federico Leloir)³⁹.

Comme on peut désormais le penser, pour paraphraser les propres mots de Sarmiento sur le *caudillo* Facundo Quiroga dans *Facundo*, « l'ombre terrible » de l'écrivain de San Juan *hante* peut-être aujourd'hui comme jamais le débat contemporain argentin autour de la question démocratique et de sa liaison avec la tâche éducatrice⁴⁰. Ce débat, en effet, trouve sa figure et son héritage, une fois de plus, au sein des polémiques et des controverses qui le nourrissent depuis longtemps. Cependant, ces polémiques et ces controverses semblent être encore très loin de ce que cet héritage nous a laissé sous le nom d'esprit démocratique. Car pour Sarmiento, cet esprit démocratique que l'éducation doit *transmettre* n'a rien à voir avec sa lecture illuministe de l'expression politique de droite, mais il n'a rien à voir

39. Comme l'illustre la candidature de Javier Milei à l'élection présidentielle argentine de novembre 2023 (*N.d.É*).

40. J'utilise ici le mot « ombre » que Sarmiento écrit dans la première phrase de *Facundo* pour décrire la présence « spectrale » de Facundo Quiroga à l'époque – « Ombre terrible de Facundo ! Je vais t'évoquer pour que tu surgisses, secouant la poussière ensanglantée qui recouvre tes cendres et pour que tu viennes nous expliquer la vie secrète et les convulsions intérieures qui déchirent les entrailles d'un noble peuple [le peuple argentin] » – dans le même sens que Jacques Derrida donne à sa notion centrale de *spectre* dans *Spectres de Marx* (Paris, Galilée, 1993). En effet, je crois que l'usage que Sarmiento fait de ce mot ici et tout au long du *Facundo* renvoie à ce même sens derridien.

non plus avec sa lecture révisionniste identifiée à l'expression du spectre idéologique de gauche de notre culture et de notre politique⁴¹. Il exprime, en revanche et comme Sarmiento le soutient très clairement dans *De la educación popular*, l'égalité que « le lent progrès des sociétés humaines [a créée] dans ce dernier temps », c'est-à-dire depuis la Révolution française (en laquelle l'écrivain argentin voit un modèle d'expansion de droits et du « dogme de l'égalité »). Ce dogme et ces droits ont, pour Sarmiento, un texte décisif : la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, les Droits de l'homme. Si éduquer consiste à transmettre l'esprit démocratique qui naît avec cette Déclaration, y compris le dogme de l'égalité, cette transmission consiste à « préparer [les sociétés libres] dans l'usage des droits [les Droits de l'homme] qui aujourd'hui n'appartiennent à aucune classe de la société, mais tout simplement à la condition de l'homme ». Ce sont ces mots qui expriment sans doute le mieux l'héritage de la réflexion sarmientine et qui semblent aujourd'hui les plus vitaux pour le devenir de l'aventure démocratique en Argentine.

Juan José MARTÍNEZ OLGUÍN

École interdisciplinaire des hautes études sociales (EIDAES)

Université nationale de San Martín (Argentine)

Conseil national de recherches scientifiques et techniques (CONICET, Argentine)

41. J'emprunte la notion de *transmission* dans le cadre de la tâche éducative de Didier Moreau. Voir D. Moreau, « Transmission et spectralité... ».